Tome I. N° 25. 1er Décembre 1920

LE

BULLETIN

DE LA

VIE ARTISTIQUE

PARAISSANT DEUX FOIS PAR MOIS

PARIS

MM. BERNHEIM-JEUNE & Cie, ÉDITEURS

EXPERTS PRÈS LA COUR D'APPEL

25, BOULEVARD DE LA MADELEINE

15, RUE RICHEPANCE

1 fr. 25 le Numéro

LE

BULLETIN

DE LA

VIE ARTISTIQUE

Paraît le 1er et le 15 de chaque mois.

ABONNEMENTS :

***Un an*..... Vingt-quatre francs**

***Six mois*. Douze francs**

RACHAT DE COLLECTIONS

LE BULLETIN DE LA VIE ARTISTIQUE
RACHÈTERAIT A 24 FRANCS TOUTE
COLLECTION EN BON ÉTAT DE SES
24 PREMIERS NUMÉROS

LE

BULLETIN

DE LA

VIE ARTISTIQUE

1er Décembre 1920

PARIS

MM. BERNHEIM-JEUNE et Cie, ÉDITEURS

EXPERTS PRÈS LA COUR D'APPEL

25, BOULEVARD DE LA MADELEINE

15, RUE RICHEPANCE

Digitized by the Internet Archive
in 2009 with funding from
University of Ottawa

http://www.archive.org/details/n25bulletindelavi01pariuoft

BULLETIN DE LA VIE ARTISTIQUE

Tome I. N° 25. 1er Décembre 1920

Rédacteurs : MM. Félix Fénéon, Guillaume Janneau, Pascal Forthuny
Chef de l'Illustration : M. André Marty.

SOMMAIRE

Notre loi Pacca.
Suite de l'enquête sur des arts lointains. (Iront-ils au Louvre ?)
Manet se sut-il amputé ?
L'Art en Russie révolutionnaire.
La curiosité.
Le Courrier de la Presse.
Les peintres lisent.
" Lautrec ".
Ici...
...et ailleurs.
Paroles.

Notre loi Pacca

Voici donc appliquée, pour la première fois, la loi du 31 août 1920 qui prohibe l'exportation des œuvres d'art intéressant l'histoire nationale. C'est la vente Roybet qui fournit au Comité d'interdiction l'occasion d'exercer son redoutable mandat. Il se transporta dans l'atelier du feu peintre, examina la collection qu'il avait formée. Il se détermina, non sans tergiverser.

C'est une *Vierge assise* du douzième siècle; ce sont deux *Vierges à l'Enfant* du quatorzième qui finalement réunirent les suffrages. Aux commissaires-priseurs convoqués, le classement fut notifié. Comme ils réclamaient des certitudes, il leur fut répondu que des interventions ultérieures n'étaient pas à prévoir, mais n'étaient pas impossibles.

C'était agir loyalement. Quels sont, en effet, les éléments essentiels de l'intérêt historique invoqué par la loi? La valeur scientifique d'une œuvre ancienne n'est pas absolument stable. Elle croît ou s'évanouit selon le temps, selon les révisions critiques, selon les doctrines qui passent. Le Grand Siècle condamnait la « barbarie gothique ». L'école médiéviste sortie d'Alexandre Lenoir et de Viollet-le-Duc détruisait les adjonctions postérieures qui altéraient le style des vieux monuments. Nous révoquons aujourd'hui l'une et l'autre thèse. Mais sur quoi fondons-nous les nôtres?

*

Les investigations d'un Emile Mâle dans un domaine que la critique avait, jusqu'à lui, négligé d'explorer ont révélé un aspect fort nouveau du problème. L'ère des trouvailles n'est pas close. Nombre de nos fragiles affirmations seront encore démenties. L'heureux érudit

qui dressera le bilan de l'art populaire et qui nous découvrira cette immense histoire méconnue, ne réformera-t-il pas tout d'un coup nos jugements et, ce qui est plus important, nos méthodes?

Il importe que l'on maintienne sur place, ou du moins dans les grands musées, les témoins d'un passé que nous connaissons mal. Mais la législation des Monuments historiques y suffisait. La seule extension des facultés de classement pouvait garantir la sécurité d'un patrimoine sacré.

Il est périlleux, au contraire, de multiplier les entraves qui ligottent l'échange des œuvres déracinées. Il faut s'attendre à des représailles. Il faut surtout redouter l'exode du marché de luxe qui fuit déjà. Perpétuellement menacés d'une intervention nouvelle de l'Etat, les amateurs n'achèteront plus en France. Ce sont les étrangers qui recueilleront notre héritage.

*

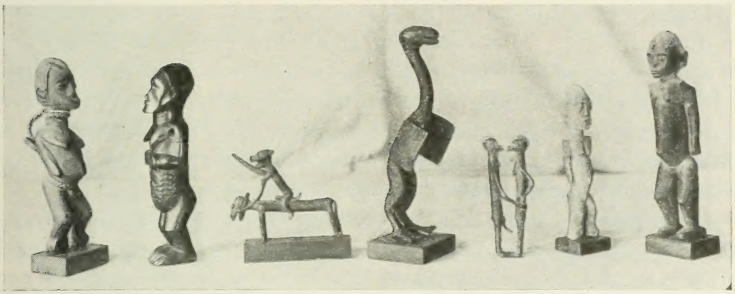
Ce problème économique, pour grave qu'il soit, ne saurait être étudié ici avec la précision qu'il exige. Comme, avant le vote de notre « loi Pacca », nous avions plaidé, d'accord avec les quatre Salons, la cause des artistes contemporains, nous ne pensons aujourd'hui qu'à l'étisie prochaine des musées. Il nous paraissait utile à la diffusion des idées françaises que les galeries publiques étrangères s'accrussent de chefs-d'œuvre issus de cette terre généreuse.

Il était de même excellent que Paris demeurât le seul foyer de l'art; que les grandes ventes s'y fissent, qu'une multitude de documents précieux y affluassent avant de se disperser. La bonne volonté du législateur était manifeste : elle est trahie par l'application. La jurisprudence qui va s'établir peut corriger le vice. Il appartient aux pouvoirs publics de consulter, pour la rendre équitable et pour qu'elle atteigne son objet véritable, leur sagesse.

GUILLAUME JANNEAU.

Antoine Bourdelle aux Gobelins

M. Gustave Geffroy, administrateur de la Manufacture nationale des Gobelins, fait appel, en qualité de maître de dessin, au grand statuaire Antoine Bourdelle. Heureux exemple.



1, 2, 6 et 7. — Fétiches soudanais en bois (17, 18, 14 et 18 cent.)
3, 4 et 5. — Bronzes de l'Afrique Occidentale (8, 19 et 11 cent.)

Suite de l'enquête sur des arts lointains[1]

Iront-ils au Louvre ?

DU Dr J. C. MARDRUS

Rencontrant l'auteur de la Reine de Saba, *de la traduction célèbre des* Mille Nuits et une Nuit *et de la traduction du* Coran (*celle-ci encore inédite*), *nous lui avions demandé sa contribution à notre enquête en employant, pour simplifier la donnée, le mot « sauvages », que nous ne savions pas péjoratif, mais qui l'indisposa : « — Après les six bienheureuses années que nous venons de subir, ne trouvez-vous pas que les gens d'Europe devraient avoir la pudeur de se le réserver à eux-mêmes, ce mot? Mais non, on continue à l'appliquer à des peuples qui n'ont ni la possibilité ni le goût de répondre. — Alors, c'est dit, docteur, vous répondrez pour eux. » D'où :*

Pour ma part, entre les « trois arts » dont vous me parlez, celui que je préfère, vous n'en doutez pas, est celui qui me semble inspiré — il est vrai d'une façon très lointaine — de l'art primitif, préhistorique, de la très ancienne Egypte, celle d'avant les Dynasties Divines. J'ai nommé ce que l'on appelle maintenant, d'une façon si pompeuse, l'« Art nègre » d'Afrique.

En tout état de cause, les balbutiements négroïdes que l'on qualifie

(1) Voir le **Bulletin de la Vie Artistique** du 25 novembre 1920.

d'*art* me semblent infiniment plus intéressants pour notre inquiète curiosité d'aujourd'hui — qui est revenue de bien des choses et sur bien des choses — plus intéressants, dis-je, que toutes les maternelles Vénus de Milo, tous les fameux « sourires mystérieux » des Jocondes, tous les déménagements de pendules de l'Opéra, du Pont Alexandre, du monument Gambetta, du Grand et du Petit-Palais et autres merveilles de ce poncif fastidiosissimus dont nous avons la nausée.

Mais, puisqu'il s'agit de nègres... Une adolescente blonde, blanche, rose et fuselée, de mes amies, visage féerique s'il en fut, demandait un jour, devant moi, à un grand diable de nègre quelque peu cannibale : « Quel effet vous font les adolescentes blondes, blanches, roses et fuselées que prise tant mon ami le docteur Mardrus? » Et le nègre répondit en son langage de nègre quelque peu cannibale : « Moi, les adolescentes blondes, blanches, roses et fuselées, que prise tant le docteur Mardrus, me font l'effet d'être des négresses fraîchement écorchées vives, dont on aurait complètement retourné la peau. »

Eh bien, mon cher..., moi, à mon tour, devant certain art européen, je suis comme ce nègre. Je transpose, du moins, ses paroles mémorables, pour les appliquer aux « arts » d'ici qui me font — à part ce que vous savez — l'effet d'avoir été conçus et réalisés par et pour des nègres anthropophages.

Plaignez votre ami, je vous prie, de ne pas sentir comme les gens persuadés, et excusez son goût irrémédiable de « sauvage ».

DE M. GASTON MIGEON

M. G. Migeon est l'auteur d'un manuel fort pratique de céramique orientale, le traducteur du livre de Fenellosa sur l'art en Chine et au Japon, le conservateur des départements des objets d'art du Moyen âge et de la Renaissance au musée du Louvre, qui doit tant (collection Gay, etc.) à son ingénieuse activité. Il ne paraît pas hostile à l'entrée au Louvre des arts qui nous occupent.

1. — Les arts nègre, africain ou indien des Amériques n'ont qu'une existence passée; les modernes n'ont fait que répéter les formules anciennes, leurs esprits pas plus que leurs mœurs n'ayant évolué.

2. — Toute manifestation artistique de l'esprit humain, fût-elle de l'Hellade ou fût-elle du Congo, est digne d'intéresser toute curiosité. Les plus nobles musées leur ont ouvert leurs portes : le British

Museum par exemple, en qui se confondent, il est vrai, les collections du plus haut art comme les ethnographiques.

3. — A ma connaissance, le seul intérêt de chacun de ces arts est l'expression plastique des figures d'idoles ou de fétiches.

4. — Origines, filiations, influences? Nous voici en pleine archéologie, et nous n'en sommes qu'aux balbutiements. Qu'il suffise de dire que Fenellosa parlait d'un art du Pacifique qui pouvait avoir été en quelques points l'initiateur des grands arts de la Chine.

5. — Leur vertu enseignante? Je veux bien n'en pas nier totalement l'efficacité, à condition que les cubistes ne me l'imposent pas comme seule éducative, ce qui serait triste à pleurer, si ce n'étaient propos tout à fait négligeables.

DE M. PAUL GUILLAUME

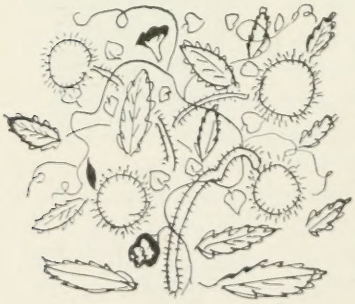
M. Paul Guillaume a édité un Premier Album de sculptures nègres *(épuisé) qu'accompagnent un texte de Guillaume Apollinaire et une préface de sa propre façon. Avec quelques notes dans les* Arts à Paris, *c'est tout ce qu'il a écrit sur notre sujet, et sa propagande s'est exercée surtout par les vitrines de son magasin du faubourg Saint-Honoré. « Mais, nous dit-il, j'espère venir à bout d'un ouvrage important pour lequel je me recueille. Il me serait plus aisé de vous signaler les ouvrages des autres, ceux de Clouzot et Level, et, à l'étranger, de Marius de Zayas et de Carl Einstein. On écrit beaucoup sur l'art nègre en Hollande en ce moment; j'entasse les revues en attendant de les faire traduire. » En contraste avec l'opinion de MM. Salomon Reinach, Paul Rupalley, Léonce Rosenberg, et d'accord avec celle de MM. Mardrus, Clouzot, Level, Hessel, il affirme, dans les lignes qu'on va lire, la prééminence de l'art africain sur l'art polynésien. Il considère, d'ailleurs, que l'art africain a dessillé les peintres de la jeune génération.*

Côte d'Ivoire.
A cheval, Oricha-kpokpo, le « protecteur des portes de la cité, » personnification d'Obatala, le premier des dieux supérieurs. (Bois, 39 cent.)
Collection Paul Rupalley.

Le public d'artistes et de collectionneurs qui a mis en faveur l'art nègre fait une distinction très nette entre les productions de l'Afrique noire et celles des Amériques ou de l'archipel océanien. Il semble même que les mélanophiles les plus scrupuleux écartent ces dernières parce qu'ils ne perçoivent pas en elles le caractère d'invention initiale et de pureté indéniables dans l'art nègre proprement dit. Cette esthétique naturelle naquit au cœur de l'Afrique et se développa jusqu'à la perfection d'un canon qu'altérèrent insensiblement les migrations vers la mer. L'infiltration européenne paraît alors avoir été la cause d'une décadence, puis d'une annihilation telle qu'on peut considérer la grande veine noire comme à jamais tarie...

Mais les œuvres de noblesse du passé africain ont enchanté la jeune génération, les peintres surtout, et leur contact avec des œuvres insoupçonnées a déclenché en eux un enthousiasme sans lequel la vie même de l'art en France était menacée. Ils héritèrent inconsciemment de la sève mystérieuse engourdie dans le bois depuis des siècles. La puissance hiératique des effigies fascina certains regards jusqu'à l'égarement, mais elle fut pour d'autres la rencontre miraculeuse qui les fit renouer avec la grande tradition.

Aucun art n'ayant influencé plus directement la plastique d'une époque, l'art nègre entrera au Louvre, comme une explication nécessaire, en même temps que les œuvres qu'il inspira, mais nulle hâte ne doit être apportée à cette réalisation, nulle crainte, nulle impatience surtout, Car il ne faut pas oublier qu'il n'existe pas encore en ce moment une élite officielle en mesure de choisir avec tout le discernement désirable les pièces à la fois significatives et authentiques qui seules méritent une consécration définitive.



DE M. KEES VAN DONGEN

Le peintre des dames de Paris et d'Egypte, l'illustrateur de Hassan Badreddine el Bassraoui *et des contes de Rudyard Kipling nous donne une réponse qui n'est pas sans substance : ce n'est pourtant qu'un entrelacs et deux mots :*

Impossible de répondre à votre enquête sur l'art des peuples sauvages. On ne peut être à la fois juge et partie.

DU Dr R. VERNEAU

Le Dr Verneau, professeur d'anthropologie au Muséum, directeur de la revue l'Anthropologie, *est le conservateur du musée d'ethnographie du Trocadéro.*

Créé en 1880 *avec* 6.000 *pièces, ce musée en comprend plus de* 100.000 *dans un local moins vaste qu'au début. La plupart de ces pièces sont des dons. Comment acheter rien? Le crédit « achat de collections et étiquettes » s'est longtemps maintenu à* 200 *francs; depuis* 1911, *il est de* 500. *L'ensemble des crédits affectés aux dépenses matérielles (chauffage et éclairage, frais divers et blanchissage, frais de bureau, habillement des gardiens, camionnage, achat de collections et étiquettes, entretien du bâtiment et des collections), qui était de* 3.580 *fr. en* 1907-1908, *de* 4.530 *fr. en* 1909-1911, *de* 6.730 *fr. en* 1912-1914, *a été ramené, l'an dernier, à* 4.000. *Les visiteurs, le personnel et les fétiches (ceux-ci nés sous les tropiques!) s'enrhument; et les gardiens iront bientôt nus comme des Cafres, car la maison centrale de Melun ne peut les vêtir à moins de* 2.633 *fr. (A Berlin, les collections ethnographiques sont logées dans un palais construit et aménagé en vue d'un classement méthodique et leur budget s'élevait, avant la guerre, à* 165.000 *marks, soit près de dix fois la somme affectée à celles du Trocadéro.)*

Il existe une Société des Amis du Musée ethnographique du Trocadéro. Pour 10 *francs par an vous en serez membre titulaire, donateur pour* 50, *bienfaiteur pour* 1.000. *Demandez les statuts au Dr Verneau, qui, malgré ses soucis administratifs, veut bien nous écrire :*

Si vous parcourez les salles du musée d'ethnographie, vous constaterez sans peine que, dans l'ancien Mexique, dans le Yucatan, le Guatémala, le Pérou, etc., il a existé autrefois des artistes, véritablement dignes de ce nom. En Afrique, chez les nègres modernes, vous décou-

Mexique.
Le dieu du tonnerre dans la montagne.
Croquis d'A. Zarraga.

vrirez également un sentiment artistique. Parcourez notre salle d'Océanie, et vous conviendrez que les Polynésiens, notamment, montrent, dans le décor de certains objets ou dans les tatouages dont, aux îles Marquises, ils ornaient naguère leurs personnes, un goût que je n'hésite pas, non plus, à qualifier d'artistique.

Et je ne fais allusion qu'à l'art d'origine spontanée et nullement à celui qui a été influencé — souvent d'une façon fâcheuse — par les Européens. Les anciens Mexicains, les Mayas, les anciens habitants de la Colombie, de l'Equateur, du Pérou ou de la Bolivie, étaient, à ce point de vue, très supérieurs aux Indiens modernes qui ont subi l'influence européenne.

DE M. ANGEL ZARRAGA

Notre enquête ne comportait pas l'art de civilisations révolues comme celles du Mexique et de l'Amérique centrale. Toutefois, son cadre n'est pas tellement strict qu'il ne puisse se distendre en l'honneur du peintre Angel Zarraga et de ses idées ou de ses souvenirs.

Vous me demandez d'exprimer les quelques idées que je peux avoir sur l'art mexicain à la faveur de votre enquête sur l'art des peuples sauvages.

Sauvages? Oui, si vous y tenez.

Variation sur un motif maya.

Mais ce mot me fait revivre des années d'adolescence quand — il y a vingt ans — je parcourais les salles du musée de Mexico avec mon vieux précepteur Don Pedro de la Barreda. Mon maître, grand, maigre, osseux, sanglé dans sa longue redingote noire, me montrait les énormes monolithes des peuples d'autrefois. Et lui, si doux, si grave, si tendre même, quand avec des gestes presque féminins il m'enseignait dans ses collections les différences entre un orthoptère et un lépidoptère, devenait farouche et même agressif en parlant des grandes civilisations périmées.

« — Vois-tu, mon fils, il n'y a eu que deux civilisations au monde : la toltèque et la maya! Tout le reste des *sauvages!* »

Et moi (comme aujourd'hui encore), je ne

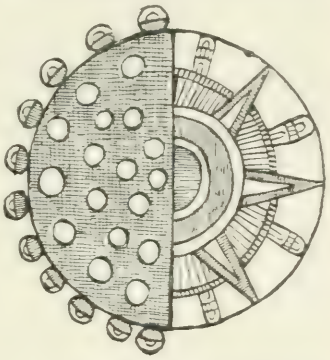
comprenais pas. Elevé dans la doctrine positiviste qui se portait alors dans notre Université, je ne jurais que par « la vaste pyramide dont la base est la mathématique et dont le faîte est l'éthique en passant par les sciences naturelles. » Je ne comprenais pas, car je sentais aussi l'appel impérieux de mes aînés, de mon grand-père maternel, Pierre Martin, tanneur de son métier et Français, et de la famille de mon père, médecins, hommes et femmes de lettres de culture romantique et française. Et alors je hasardais quelques mots vagues sur les mythologies méditerranéennes; mais mon vieux maître était formel là-dessus :

« — Ton Jupiter? Un fourbe, pas autre chose; un voleur, un goujat. Un dieu cela? Avec des mains comme nous? avec des pieds comme nous? avec...

Il s'arrêtait pour ne pas effaroucher ma pudeur presque enfantine.

« — Regarde. »

Et il me montrait la représentation du soleil dans l'ancienne théogonie, les disques concentriques d'outremer et de vermillon avec les pointes d'or coupant la masse des couleurs primaires.



Eclipse de soleil dans un **tonalamatl** ou livre divinatoire.

« — Regarde, ça c'est *une force*, tu ne peux pas la mutiler, tu ne peux pas lui casser un doigt ou lui crever un œil. C'est au-dessus de toi, non parce que ça a des fesses de marbre plus grosses que les tiennes, mais parce que, grand ou petit, c'est Tonatiuh, le soleil!... Ta Diane? oui, je sais, avec ses longues cuisses et son arc de parade et son petit croissant ridicule sur le sommet du chignon frisé, prétexte à pornographies grecques ou renaissantes, prétexte pour qu'un Titien ou autre vieillard licencieux retrousse des chemises et se fasse applaudir par des sociétés séniles. Regarde, ça c'est Meztli, la Lune; elle est née du sacrifice dans la vieille légende, elle s'est dévouée pour faire la lumière en se précipitant dans le feu, et sa chair d'argent et de noir n'est plus de la chair, c'est le signe des pélerins, c'est le symbole des femmes qui se perpétuent par le miracle de l'enfantement, c'est le témoin du travail souterrain de la Terre! »

Il devenait lyrique.

« — Oui, vois-tu! toute la civilisation latine est un faux départ, tes dieux ne songent qu'à jouir tandis que les dieux de ces gens-là ne songeaient qu'à créer sans s'inquiéter de savoir ce qu'il adviendrait de ce qu'ils créaient. Et plus tard tu réfléchiras à ceci : que les peuples ont les simulacres qu'ils méritent, et que notre ère de jouisseurs n'a que des jouisseurs comme dieux et que notre époque de peur n'a que des dieux de peur! Je sais que tu vas me parler de Huitzilopoxtli, dieu de la guerre, mais cela est aussi un dieu de barbares et de conquérants, un dieu de décadence, car l'aztèque était l'européen de ce continent, et entre Mars, avec son casque et son glaive et sa cuirasse, et Huitzilopoxtli vêtu de lambeaux de chair humaine, il n'y a qu'une différence formelle...

Mon vieux maître continuait avec son parler zézayant :

« — Les hommes d'aujourd'hui *imitent* car ils ont peur de *représenter*, ils ont peur *des forces* comme ils ont peur de la couleur, comme ils ont peur de la matière qu'ils prétendent avoir asservie et qui les asservira un jour. Moi je suis vieux, mais tu verras de grandes choses.

Dans la grande salle déserte, il tenait du prophète et du Don Quichotte.

« — Tu verras de grandes choses, des villes qui sauteront, des millions d'hommes qui se tueront pour les dieux de ta Grèce. Des sauvages, te dis-je! »

La falsification au Mexique
Les frères Barrios dans leur atelier d'idoles

Plus tard, quinze, vingt ans plus tard, je réfléchis encore à tout cela et dans nos conflits de peintres entre la représentation et l'imitation, je me dis parfois plein d'angoisse : « Mon Dieu, mon Dieu, si mon vieux maître avait raison... Si c'était vrai que notre civilisation méditerranéenne ne fût qu'une vaste pornographie... »

DE M. ROBERT DREYFUS

Dans son Essai sur l'inégalité des races humaines, *dont la première édition est de* 1853-55, *le comte de Gobineau confère aux nègres, d'ailleurs si décriés par lui, le privilège d'avoir initié l'humanité aux mystérieuses jouissances de l'art. Cette thèse gobinienne, propre à affliger les négrophobes, nous avons invité M. Robert Dreyfus a l'interpréter. M. Robert Dreyfus, en effet, n'est pas seulement l'historien de la question agraire à Rome, de la loi Falloux et de la Révolution de* 1848, — *il est l'auteur de* la Vie et les prophéties du comte de Gobineau.

Le comte de Gobineau n'a nullement besoin que je lui serve d'interprète. Il saura très bien présenter ici lui-même son théorème négrophile, car il a déjà commenté et nuancé sa pensée dans une page très brillante de l'*Essai sur l'inégalité des races humaines* (livre II, chap. VII).

Voici cette belle et curieuse page :

...Si l'on admet, avec les Grecs et les juges les plus compétents en cette matière, que l'exaltation et l'enthousiasme sont la vie du génie des arts, que ce génie même, lorsqu'il est complet, confine à la folie, ce ne sera dans aucun sentiment organisateur et sage de notre nature que nous irons en chercher la cause créatrice, mais bien au fond des soulèvements des sens, dans ces ambitieuses poussées qui les portent à marier l'esprit et les apparences, afin d'en tirer quelque chose qui plaise mieux que la réalité... Dès lors se présente cette conclusion toute rigoureuse, que la source d'où les arts ont jailli est étrangère aux instincts civilisateurs. *Elle est cachée dans le sang des noirs...*

C'est, dira-t-on, une bien belle couronne que je pose sur la tête difforme du nègre, et un bien grand honneur à lui faire que de grouper autour de lui le chœur harmonieux des Muses. L'honneur n'est pas si grand. Je n'ai pas dit que toutes les Piérides fussent là réunies, il y manque les plus nobles, celles qui s'appuient sur la réflexion, celles qui veulent la beauté préférablement à la passion... Qu'on lui traduise les vers de l'*Odyssée*, et notamment la rencontre d'Ulysse avec Nausicaa, le sublime de l'inspiration réfléchie : il dormira. Il faut chez tous les êtres, pour que la sympathie éclate, qu'au préalable l'intelligence ait compris, et là est le difficile avec le nègre... La sensitivité artistique de cet être, en elle-même puissante au delà de toute expression, restera donc nécessairement bornée aux plus misérables emplois... Aussi, parmi tous les arts que la créature mélanienne préfère, la musique tient la première place, en tant qu'elle caresse son oreille par une succession de sons, et qu'elle ne demande rien à la partie pensante de son cerveau. Le nègre l'aime beaucoup, il en jouit avec excès; pourtant, combien il reste étranger à ces conventions délicates par lesquelles l'imagination européenne a appris à ennoblir les sensations!

Dans l'air charmant de Paolino du *Mariage secret* :

Pria che spunti in ciel' l'aurora, etc...

la sensualité du blanc éclairé, dirigée par la science et la réflexion, va, dès les premières mesures, se faire, comme on dit, un tableau. [Suit le tableau.] Rêve délicieux! les sens y soulèvent doucement l'esprit et le bercent dans les sphères idéales où le goût et la mémoire lui offrent la part la plus exquise de son plaisir.

Le nègre ne voit rien de tout cela. Il n'en saisit pas la moindre part; et cependant, qu'on réussisse à éveiller ses instincts : l'enthousiasme, l'émotion seront bien autrement intenses que notre ravissement contenu et notre satisfaction d'honnêtes gens.

Il me semble voir un Bambara assistant à l'exécution d'un des airs qui lui plaisent. Son visage s'enflamme, ses yeux brillent. Il rit, et sa large bouche montre, étincelantes au milieu de sa face ténébreuse, ses dents blanches et aigues. La jouissance vient... Des sons inarticulés font effort pour sortir de sa gorge, que comprime la passion; de grosses larmes roulent sur ses joues proéminentes; encore un moment, il va crier : la musique cesse, il est accablé de fatigue.

Dans nos habitudes raffinées, nous nous sommes fait de l'art quelque chose de si intimement lié avec ce que les méditations de l'esprit et les suggestions de la science ont de plus sublime, que ce n'est que par abstraction, et avec un certain effort, que nous pouvons en étendre la notion jusqu'à la danse. Pour le nègre, au contraire, la danse est, avec la musique, l'objet de la plus irésistible passion. C'est parce que la sensualité est pour presque tout sinon tout, dans la danse...

Ainsi le nègre possède au plus haut degré la faculté sensuelle sans laquelle il n'y a pas d'art possible; et, d'autre part, l'absence des aptitudes intellectuelles le rend complètement impropre à la culture de l'art, même à l'appreciation de ce que cette noble application de l'intelligence des humains peut produire d'élevé. Pour mettre ses facultés en valeur, il faut qu'il s'allie avec une race différemment douée...

Le génie artistique, également étranger aux trois grands types, n'a surgi qu'à la suite de l'hymen des blancs avec les noirs.

Dans mon livre sur *la Vie et les prophéties du comte de Gobineau*, j'ai cité ce texte en le rapprochant d'un témoignage du regretté Paul Adam sur l'aptitude musicale des nègres. En 1904, ce puissant observateur voyageait aux Etats-Unis, d'où il adressait au *Temps* de magnifiques lettres sur l'Exposition de Saint-Louis.

Or, Paul Adam écrivit un jour :

...Quels que soient les défauts propres à la descendance de l'oncle Tom, elle possède un talent certain. Elle est musicienne. Presque tous les nègres ont l'oreille juste. Rien n'étonne plus que d'entendre une matrone adipeuse assise sur la marche d'un humble seuil, chanter en épluchant des legumes. De cette masse informe couleur de goudron, une voix délicieuse, cristalline, s'échappe, enchante. Les chœurs de noirs executent des symphonies avec un ensemble parfait. Et cela leur est naturel, spontane. M. Booker Washington, ses emules prépareraient certainement à leurs congéneres des fonctions sortables s'ils fondaient, par toute l'Amérique, des ecoles spéciales de musique. Bien plus, en cultivant ce don évident et presque unanime, des pédagogues adroits inculqueraient vite à ce peuple le goût d'un art subtil, tres éducateur de la mentalité. Le sensualisme de la race aiderait fort le développement du goût musical.

Dernier rapprochement.

Frédéric Nietzsche, au début du *Cas Wagner*, oppose avec délices « au nord humide, à toutes les brumes de l'idéal wagnérien », l'ardent chef-d'œuvre de Bizet, *Carmen* :

Ici s'exprime une sensualité différente, une sensibilité différente, une autre gaieté. Cette musique est gaie; mais non pas d'une gaieté française ou allemande. *Sa gaieté est vraiment africaine;* la fatalité est en elle, la joie y est de courte durée, soudaine, sans remission. Bizet est enviable pour avoir eu

le courage de cette sensibilité qui n'avait pas jusqu'alors trouvé d'expression dans la musique de l'Europe civilisée, — je veux dire cette sensibilité méridionale, cuivrée, ardente...

Ainsi, Gobineau et Paul Adam s'accordent à reconnaître le don musical aux nègres. Et Nietzsche découvre comme du sang noir à sa musique préférée.

DE M. JOS HESSEL

Les habitués de son magasin de la rue de la Boétie le savent, cet expert près la Cour d'appel connaît à la fois et fort bien l'art des tropiques et notre art récent. Cela donne un prix particulier à son témoignage sur leurs accointances. Notons que, contrairement à MM. Gaston Migeon et Paul Guillaume, il estime que la veine noire n'est nullement tarie.

1. — Existent-ils? — Certes, et d'une vie puissante, aussi bien au point de vue archéologique qu'au point de vue moderne.

2. — Valent-ils d'être au Louvre? Ont-ils une action tonique? — Oui aux deux questions. Il est manifeste que la jeune peinture et la jeune sculpture (on vient de le vérifier une fois de plus au Salon d'Automne) s'inspirent volontiers de l'art nègre; si celui-ci était représenté au Louvre par des spécimens très purs, son enseignement serait plus efficace encore.

3. — Mes préférences? — Sans hésitation, elles vont à l'art de l'Afrique noire, particulièrement à celui de la Côte d'Ivoire ancienne et du Gabon (pays pahouin). Les pièces de haute époque provenant de ces deux régions sont, d'après moi, aussi importantes que les plus beaux antiques des musées.

4. — Filiation? — Aucune filiation : cet art africain est lui-même une source originale; à mon avis, les arts asiatiques et même occidentaux sont souvent des dérivés de l'art nègre.

(Au numéro prochain, d'autres réponses.)

Congo français. — Ododua, la grande déesse de la théogonie noire, épouse d'Obatala. (Bois, 9 cent.) Collection P. Rupalley.

Manet se sut-il amputé ?

Sa mort (30 *avril* 1883) *est narrée comme suit dans un livre que M. Edmond Bazire publia dès l'année suivante* (Manet, *Quantin, éd.*) :

« ...la gangrène. Il arriva un moment où il ne resta plus qu'une chance de salut : l'amputation. L'effroyable opération s'accomplit; anesthésié, il ne s'en aperçut pas, et même il continua à se plaindre de douleurs endurées au pied qu'il n'avait plus. Ce sacrifice fut inutile. Onze jours après, il succombait... »

Et, dans une conversation toute récente, M. Claude Monet nous racontait ceci :

« Trois ou quatre jours avant sa mort, je fis une visite, rue de Saint-Pétersbourg, à Manet, déjà amputé. M'asseyant près du lit, j'allais poser ma casquette sur les couvertures quand il s'effraya : — Prenez garde! vous allez me faire mal au pied! »

Il semblait acquis que Manet n'avait pas su qu'on l'eût amputé. Or ce point d'histoire est remis en question. A propos de l'interview de M. Gervex que nous avons publiée, M. Paul Gachet nous écrit :

Je lis dans le *Bulletin* du 15 octobre, au sujet de Manet :

« ...Mais, du moins, il mourut sans savoir que, quelques jours avant, on lui avait coupé le pied. »

Je suis absolument persuadé du contraire, mon père [le Dr Gachet] m'ayant souvent expliqué médicalement comment le coup porté par l'opération sur le moral sensible de son ami avait déterminé la mort.

Sensitif et nerveux, Manet malade fut visité spontanément et fortuitement par mon père, qui lui donna espoir; le dos tourné, apparurent, en effet :

« ...les remèdes malencontreux... »

Le Dr Gachet restait cependant convaincu de le tirer d'un aussi mauvais pas, à condition d'agir seul. Ce n'est pas ce qui se produisit. On parla d'opération, mon père s'y opposa; on passa outre.

Combien de fois il m'a dit : — Manet, on l'a tué! »

A Auvers-sur-Oise, en 1890, *l'auteur de cette lettre eut le triste privilège de veiller et de voir mourir Vincent van Gogh.*

L'art en Russie révolutionnaire

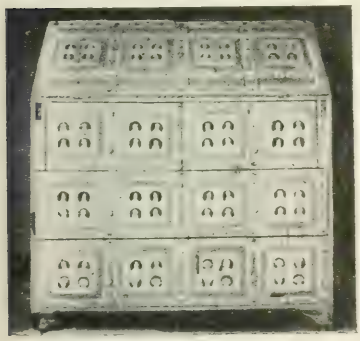
A PETROGRAD

Palais de Tsarskoié-Selo et grille de la cour d'honneur.

Recueillir d'un témoin tel que M. Georges de Lukomski, conservateur du musée de Kiew, le récit des aventures qu'ont essuyées collections et monuments de l'Ukraine était une bonne fortune. Mais la Russie même devait-elle nous rester fermée? Jusqu'en novembre 1918 M. de Lukomski vécut à Petrograd. Il a bien voulu nous conter ses souvenirs.

« L'histoire politique russe domine la vie artistique, précise notre interlocuteur. Les crises de gouvernements et de régimes sont tellement liées aux transformations réalisées dans les musées et les palais qu'on ne peut expliquer celles-ci que par celles-là.

« La révolution de 1917, qui provoqua la chute du trône, semblait devoir favoriser la haute culture intellectuelle. Elle éclata vers la fin de février, style russe. Dès le début de mars, on réunit à Petrograd une quarantaine de délégués *élus* par les artistes, les écrivains et les érudits. Une tâche considérable s'offrait à leur zèle : ils se la partagèrent.



Palais de Tsarskoié-Sélo.
Coffre XIX^e siècle, style d'Arkhangel.

« Le comte Zouboff assuma l'organisation du musée qu'on allait former à la Gatchina, l'ancien palais de Paul I^er^. M. Bernstamm, ancien bibliothécaire de l'Académie des Beaux-Arts, devenait conservateur de Peterhof. MM. Weiner, Verestchaguine et Benoit allaient aménager le Palais d'Hiver. Je reçus moi-même la mission de constituer un musée à Tsarskoié-Selo, palais de l'empereur déchu.

Parc de Tsarskoié-Selo.
Statue restaurée en 1918.

« Nous nous mîmes tous à l'œuvre. Deux mois durant, l'on dressa l'inventaire des collections, l'on opéra des recherches fructueuses. Dans des appartements de Tsarskoié-Selo, je découvris, parmi des meubles et des tableaux précieux, une série de céramiques extrêmement curieuses. Une joie m'était réservée : je pus reconnaître une œuvre peu connue de Watteau, le *Malade imaginaire*.

— C'est à ce moment, sans doute, qu'on découvrit dans les caves de l'Ermitage ce trésor inconnu de chefs-d'œuvre français qu'énuméra la presse?

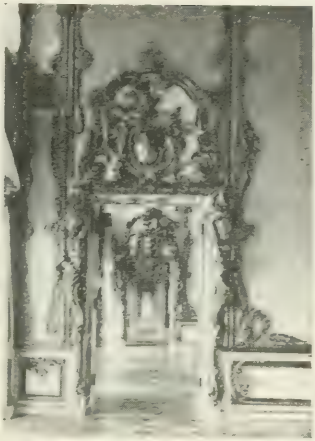
M. de Lukomski se trouva fort dépourvu.

— J'ignore la trouvaille et le trésor, convient-il. Je doute d'ailleurs de leur réalité. L'Ermitage n'était pas le lieu inaccessible qu'on paraît croire : c'était notre Louvre. Vous paraît-il probable qu'on découvre un jour dans les greniers, maintes fois explorés, de ce palais, une collection dissimulée? C'est, selon toute apparence, la réapparition des quelques œuvres intéressantes trouvées à Tsarskoié-Selo qu'on enfla de la sorte.

Palais de Tsarskoié Sélo
Lampe d'Alexandre I^er^.

« Mais l'œuvre commencée allait être fâcheusement interrompue. En août 1917, le nouveau gouvernement chancelle. Les troubles intérieurs coïncident avec la défaite. Les troupes allemandes marchent sur Petrograd. Les autorités administratives se résolvent alors à une large évacuation des richesses d'art nationales. Moscou devint l'asile des musées de la capitale.

« Le public ne connut point cet exode commandé par la prudence. Nous organisâmes, toutes les nuits, quatre à cinq convois de quarante wagons chargés de nos dépouilles. Presque tout l'Ermitage fut



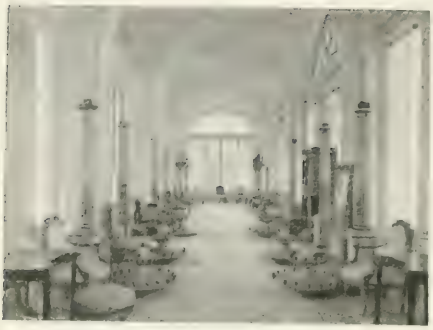
Palais de Tsarskoié-Selo.
Appartement du Grand-duc Michel (1820). Boiseries des salles (1750).

transféré de Petrograd à Moscou. La plupart des autres musées l'y rejoignirent.

« Nous redoutions l'avènement du bolchevisme. Artistes et fonctionnaires, quand la chute de Kerensky jeta la Russie dans l'aventure, convinrent de demeurer à leur poste. Le gouvernement de Lénine, installé le 28 octobre, style russe, nous y trouva tous. Par esprit d'opposition, l'on s'efforça d'abord de paralyser, par la « grève perlée », l'activité des soviets. Mais Lénine remplaça les protestataires par ses fidèles, paysans incultes, soldats illettrés et brigands.

« Ceux-ci mirent d'abord à sac le Palais d'Hiver où, malgré les conservateurs qui prévoyaient ces représailles barbares, Kerensky et ses ministres s'étaient cachés pendant les derniers jours de leur règne. Tous les objets d'art qui peuplaient ce palais d'Alexandre II ont été pillés. Il n'y demeure que la statuaire : encore a-t-elle subi de sauvages mutilations.

« Ce nouveau régime, d'ailleurs, ne se montrait pas délibérément hostile à nos travaux. En ces matières, il laissait libre le ministre des Beaux-Arts, Lunatcharsky, lequel était le seul esprit cultivé du cabinet. Lunatcharsky nous réunit. Il nous exhorta à prendre toutes mesures opportunes dans la limite de nos attributions. Sous son autorité, nous



Les richesses de Tsarskoié-Selo.
Meubles trouvés en 1917.

avons pu poursuivre la réalisation du programme que nous avions élaboré.

« Partout l'on continua l'aménagement des palais impériaux en musées. L'on reconstitua partout l'aspect ancien des salons. Seul l'appartement de Nicolas II à Tsarskoié-Selo a conservé la physionomie qu'il avait le 31 juillet 1917, date du départ du tsar. On put, en mai 1918, ouvrir au public le nouveau musée. Les dimanches, on y compta jusqu'à six mille visiteurs.

« Le gouvernement des soviets avait institué la gratuité des musées. Il prohiba, sous des peines sévères, l'usage du pourboire. Pour répandre l'enseignement de l'art et pour en tirer un bénéfice de propagande politique, il organisa des trains spéciaux destinés aux écoliers, aux ouvriers, aux étudiants. Le déjeuner pris au musée était gratuit; les catalogues étaient donnés. Les pantoufles étaient prêtées gratuitement.

Coupe de surtout de table, cristal de la manufacture impériale de Pétrograd, retrouvée dans une cave.

— Les pantoufles?

— Oui. Pour conserver intact le beau parquetage de Tsarskoié-Selo, le gouvernement interdisait qu'on le foulât sans avoir chaussé des pantoufles de peau dont il avait fait fabriquer six cents paires. Il eût été périlleux de négliger cette précaution.

« Nous avons commencé la restauration des chambres d'agate et d'ambre. Ce n'est que faute de trains qu'on n'a pas réintégré le dépôt transféré à Moscou. Le projet est aujourd'hui chimérique.

« Cette situation singulière dura pendant un an. Sous réserve de l'approbation des soviets, assez indifférents aux problèmes d'esthétique, les conservateurs étaient à peu

Torchère trouvée en 1917 au palais de Tsarskoié-Selo

près libres. Mais l'autorité du nouveau régime se faisait tyrannique. Bientôt, il subordonne le personnel savant à des commissaires nommés par lui. Dépouillant les érudits de leur responsabilité légitime, il soumet toute décision, même d'ordre scientifique, au vote d'une assemblée délibérante dans laquelle les gardiens, les auxiliaires, les manœuvres ont les mêmes droits que les conservateurs.

« C'était la fin. Le comte Tolstoï quitta l'Ermitage, M. Polovtsoff délaisse le musée de Pawlowsk. Moi-même je partis à Kiew. J'ai recueilli des informations sur les musées de Petrograd. L'on n'y a rien détruit, mais l'on n'y a plus rien fait. La misère et la faim ont arrêté toute l'œuvre entreprise en 1917. Sans doute on n'y a détruit ni les plafonds de Rubens, ni « les miniatures de Watteau, ni les marbres de Canova » dont la presse occidentale annonça la perte : ces œuvres n'ont jamais figuré dans les musées russes.

« Naturellement, les désordres ont entraîné le pillage de la plupart des collections privées. La seule ressource était de solliciter la *nationalisation* des richesses d'art d'origine particulière. Aussi bien les palais qui les accueillirent ont-ils été protégés. Mais Petrograd aujourd'hui n'est plus une ville d'art. C'est une ville morte. Elle est, conclut M. de Lukomski, comme une personne saine qui aurait perdu tout son sang : inerte et *gelée*. »

G. J.

Temple miniature, ivoire et bois de rose, œuvre de l'impératrice, femme de Paul Ier.

La Curiosité

LA VENTE ROYBET

Le moyen âge est en faveur. La vente Roybet, qui fournit à la loi du 31 août 1920 l'occasion d'une première application, s'est brillamment terminée. Meubles, tapisseries, vitraux, statues ont dépassé de beaucoup les estimations d'experts. Telle *Sainte Femme* évaluée à 15.000 francs s'est vendue 60.000. Telle armoire du quinzième siècle prisée 1.500 francs a obtenu 10.200 francs. Nous reproduisons ici les trois statues dont le classement a été prononcé : la *Vierge assise* du douzième siècle, acquise à 20.000 francs sur demande de 12.000, par M. Demotte; une *Vierge à l'Enfant*, du quatorzième siècle, acquise à 45.000 francs sur demande de 30.000, par MM. Bernheim-Jeune, et l'autre *Vierge à l'Enfant* de la même époque, achetée 66.500 francs par M. Demotte, sur demande de 4.000.

La Vierge et l'Enfant.
Bois. XII[e] siècle.

La Vierge et l'Enfant.
Pierre. XIV[e] siècle.
Collection Demotte.

La Vierge et l'Enfant
Pierre. XIV[e] siècle.
Collection Bernheim-Jeune.

LA VENTE KANN

Les 6, 7 et 8 décembre, à la galerie Georges Petit, M[e] Lair Dubreuil, commissaire-priseur, assisté de MM. Féral, Paulme et Lasquin, experts, dispersera la collection Alphonse Kann, composée de tableaux, d'objets d'art et de meubles anciens.

Le Courrier de la Presse

CLAUDE MONET A L'INSTITUT

Le maître Claude Monet consentira-t-il à pénétrer à l'Institut? Excelsior *se pose la question. Pour apaiser ses doutes, il a consulté le secrétaire perpétuel de l'Académie des Beaux-Arts, M. Charles Widor. Le compositeur se tire élégamment du piège en évoquant l'admission de Rodin sous la coupole :*

— Pas plus que Rodin, Monet ne saurait prendre l'initiative d'une candidature où il risquerait d'être mis en échec. L'Académie ferait-elle pour l'illustre peintre la même démarche que pour le grand sculpteur?

— Vous rappelez là de cruels souvenirs, dit en souriant M. Widor. Rodin — trop tardivement, hélas! — eût été reçu par acclamation parmi nous. Vingt-sept signatures d'académiciens couvraient la lettre que Bonnat revendiqua le privilège de porter lui-même à Meudon.

« — Mon cher ami, dit-il à Rodin avec finesse, par ces « temps de calamité, les communications sont d'une lenteur déses- « pérante! J'ai mis trente ans pour venir de chez moi vous « apporter ce fauteuil...

« Rodin, qui était très souffrant, ne dissimula point sa joie. Il tint absolument à être photographié, ayant à sa droite Bonnat, la main sur son épaule, et à sa gauche une de ces admiratrices.

« En même temps que la lettre où Rodin posait officiellement sa candidature à l'Académie, nous reçûmes la nouvelle de la mort du maître de la sculpture moderne. »

Voici fixé un petit point d'histoire contemporaine, jusqu'à ce qu'il soit contesté.

LIQUIDATION DE SÉQUESTRE

Dans le Figaro, *notre confrère Fernand Rigny dénonce avec raison le vice d'une méthode de vente qu'on vient d'appliquer pour disperser les biens allemands séquestrés.*

Une des dernières vacations, rappelle notre confrère, comprenait, parmi de beaux meubles de style, un certain nombre de tableaux de maîtres modernes. Il y avait entre autres un Henri-Matisse, un Henri Rousseau et une délicieuse aquarelle de

Cézanne. La vacation entière a produit dix-neuf mille francs!

Cette vente, dont je viens de citer les meilleurs numéros du catalogue, n'est pas la seule qui ait été effectuée dans la salle 13 de l'Hôtel Drouot... pauvre salle basse et cachée, inconnue des amateurs de marque et des marchands les mieux cotés. Bien d'autres ont été effectuées, avec les mêmes résultats lamentables, sans publicité d'aucune sorte, presque à l'insu du public. Bien d'autres auront lieu encore, si l'on ne dénonce pas le système et si l'on ne prend pas les mesures nécessaires pour conjurer le mal.

Les séquestres des biens allemands ont entre leurs mains, dans toute la France, des trésors précieux. Il y en a à Nice comme à Paris, à Bordeaux aussi bien qu'à Marseille. Laissera-t-on ces valeurs se disperser pour quelques misérables billets de cent francs, au détriment du Trésor et à la plus grande humiliation de l'art national?

L'Etat suit en cette occurrence sa méthode habituelle. Il liquide automatiquement, régulièrement, sans souci des résultats. Les bureaux préposés à cette liquidation n'ont qu'une idée et qu'un but : se débarrasser d'une marchandise qu'on leur a dit de vendre. Ils l'envoient à l'Hôtel des ventes, et la mettent aux enchères. Que peut-on leur demander de plus?

L'on ne saurait mieux dire. Mais, croyons-nous savoir, le Syndicat de la Curiosité a soumis au gouvernement un projet qui porterait remède à ce grave défaut, préjudiciable aux finances publiques autant qu'à la sécurité des échanges.

QUATRE PEINTRES

A Bruxelles, dans son numéro 4 (15 *novembre*), Sélection, Chronique de la vie artistique, *publie des études sur Marie Laurencin, sur Maurice Utrillo, sur Kisling, par P.-G. van Hecke, André De Ridder et Georges Gabory :*

...Comme Marie Laurencin féminise le kangourou sentimental, la colombe blessée, le caniche joujou, la biche langoureuse, elle animalise la femme... Elles ont bien l'air, ces femmes et bêtes, de manger dans la main ou à la bouche l'une de l'autre, mais en y laissant chaque fois une douce morsure irritante...

...Utrillo est le peintre des murs. Mais il fut plus qu'un réaliste : on sent, bien avant la catastrophe qui le fit enfermer

dans une maison de santé, d'où il ne sortira plus, cette inexprimable atmosphère de persécution et de drame, cette suggestion de la douleur invisible qui confère à ces sites pouilleux une majesté mystérieuse et certaine...

...Kisling est le peintre des chrysalides. Il regarde le monde quand celui-ci sort de sa coquille. J'ai vu des natures mortes qui ressemblent aux écorchés des amphithéâtres et des bouquets de fleurs comme un système nerveux. Kisling peint la nature de trois quarts, au moment où elle tourne...

Et sur le peintre Modigliani, les détails biographiques qui suivent sont extraits d'un article de M. Paul Guillaume publié par le numéro de novembre des Arts à Paris :

Parce qu'il était très pauvre et qu'il s'empressait de s'enivrer chaque fois qu'il le pouvait, on le méprisa longtemps, même dans le milieu des artistes où certaines formes de préjugés sont plus ancrées qu'on ne le croit généralement. Amedeo Modigliani naquit à Livourne; il était juif et tenait même à ce que l'on considérât comme sémitique son œuvre d'artiste. Il était timide, distingué, grand seigneur... Il fut assez singulièrement le protégé d'une poétesse de mérite, Béatrice Hastings, qui avait été écuyère de cirque au Transvaal et à qui il reste redevable de moments échevelés, voire dramatiques... Ses [il s'agit de Modigliani] improvisations de rimes étaient d'une liberté cocasse :

Il y a dans le corridor
Un homme qui m'en veut à mort.

ou encore :

Ma plus belle maîtresse,
C'est la paresse.

...Sa jeune femme se suicida à la nouvelle de sa mort. Il laissa un fils qui sera élevé en Italie.

Incidemment, citons, de la même revue, cette note : « Le Bulletin de la Vie artistique... *a le caractère d'un grand organe d'informations artistiques internationales. Nous n'avions rien de semblable en France depuis la disparition de la savante publication de M. Seymour de Ricci.* » *Note qui indique, sinon ce que nous avons réalisé, du moins ce que nous avons entrepris.*

Les peintres lisent

Dans la collection « Les Peintres français nouveaux » (éd. de la Nouvelle Revue française) paraissent un *Luc-Albert Moreau*, de Roger Allard, et un *Jean Puy*, de Michel Puy. Chacun de ces biographes nous renseigne sur les goûts littéraires de son peintre.

M. Michel Puy dira :

Jean Puy. — Joies du plein air.

Jean Puy n'a jamais fait cas de la littérature réaliste. Il se plaît peu à *Madame Bovary*, et, en revanche, il s'enthousiasme pour la *Tentation de Saint Antoine*. Ses préférences vont à l'*Odyssée*, à *Don Quichotte*, à *Mr. Pickwick*. Il est sensible à la fois à la poésie de la vie antique et au comique outrancier. Une de ses toiles, *Joies du plein air*, le représente assez complètement dans la tournure générale de son esprit... A l'enchantement du site, à la singularité du sujet s'ajoute une impression mi-comique...

Et M. Roger Allard :

Stendhalien fervent, Luc-Albert Moreau a pourtant voulu démentir une remarque de son auteur préféré, d'après laquelle l'effet le plus assuré des passions étant d'imprimer au corps des signes de décadence, c'est une imperfection de l'art de ne pouvoir rendre palpable cette vérité.

Luc-Albert Moreau. — Après-midi.

Dans son admirable tableau de l'*Après-midi*, le peintre a rendu sensible et matérielle l'éphémère maturité du plaisir et la splendeur angoissante de la beauté qu'un impalpable souffle balance entre le désir et le regret.

Lautrec. — Affiche pour May Milton.

"Lautrec"

D'un bout à l'autre du livre imposant qu'il publie sous ce titre aux Editions Bernheim-Jeune, M. Th. Duret mêle l'art et la vie d'Henri de Toulouse-Lautrec, les jugeant liés chez ce peintre par un rapport plus strict que chez aucun autre artiste. Sur la personne même de Lautrec citons ces quelques lignes :

Vers l'âge de treize ans, il eut les deux cuisses cassées. Les cuisses affaiblies se soudèrent mal et lui rendirent pour toujours la marche difficile. Ses jambes, à partir de l'accident, cessèrent de croître. Il devait rester toute sa vie disproportionné, le haut du corps assez développé, mais porté par des jambes tronquées. Pour ajouter à cette disgrâce, il était myope et avait de grosses lèvres.

Tel qu'il se voyait, il devait être amené à fuir son milieu, se sentant réellement humilié parmi les hommes désinvoltes et les femmes élégantes qui le composaient. De nature sensible, sa laideur physique explique que du monde aristocratique, où il ne pouvait être qu'un objet de pitié, il ait versé non seulement dans le monde des artistes, mais fort à côté dans celui des filles, qu'il devait aussi fréquenter.

Il est un autre homme dont une difformité a empoisonné la vie : lord Byron. Il était pied-bot et par ce que l'on sait du tourment que cette disgrâce lui a causé, on peut s'imaginer ce que Lautrec a dû souffrir de la conformation qui a fait de lui une sorte de petit monstre, un nabot...

L'ouvrage de M. Th. Duret s'orne de trente-huit planches hors texte, dont plusieurs en couleurs : ces images, exécutées par de savants artifices, présentent le talent de Lautrec sous les aspects les plus aigus et dans toute la variété de ses procédés et de ses thèmes.

Lautrec. — Yvette Guilbert.

Ici...

MUSÉES NATIONAUX

Dans sa séance de novembre, le Conseil des Musées nationaux a accepté une série de dons fort intéressants : notons un dessin de Daumier, *la Soupe*, offert au département des peintures et des dessins par M. Zoubaloff ; *Achille reconnu par Ulysse*, tableau de Poussin, offert au musée du Louvre par M. Paul Jamot, conservateur adjoint au département des peintures ; le *Portrait de M. Leclercq*, par Toulouse-Lautrec, offert au musée du Louvre par M. Leclercq ; un tableau de Danloux représentant *Mgr de La Marche recevant des souscriptions pour des émigrés ;* un buste de Lincoln, par Douglas Olk (1860), offert au musée de Versailles par M. Roland F. Knœdler ; un dessin du fils de Chardin d'après un bas-relief antique, don de M. Rodrigues ; le *Portrait de l'impératrice Eugénie*, par Dubufe (1854), offert au musée de Versailles par la baronne d'Alexandry d'Orengiani ; une aquarelle de Jacquemart : *la Chambre d'Henri Regnault après sa mort ;* une collection de bijoux d'or, amulettes, fuseau en ivoire et différents objets céramiques, trouvée en 1914 par le D Contenau dans les fouilles de Saïda et offerte par lui au département des antiquités orientales ; une statue assyrienne de style archaïque, exécutée en pays hittite d'après une œuvre assyrienne du neuvième siècle, don fait au département des antiquités orientales par le colonel Normand ; et quelques documents de caractère archéologique.

AUX ARCHIVES NATIONALES

M. Honnorat, ministre des Beaux-Arts, vient de faire déposer au musée des Archives nationales, installé dans l'hôtel Soubise et dont l'aménagement s'achève, un mobilier du début du dix-huitième siècle que conservait l'hôtel du ministère. Le bureau de voyage et le dragoir de Louis XVIII rejoignent en même temps ces pièces fameuses dans le salon ovale que composa Boffrand vers 1740.

DÉCORS DE THÉATRE

Dans ce théâtre des Champs-Elysées que décorent les peintures de Bourdelle, Denis, Lebasque, Vuillard, la troupe suédoise de M. Rolf de Maré vient de donner une série de ballets. Leurs décors sont de MM. Stemlen, Nerman, Mouveau, Laprade, Nils de Dardel

et Bonnard qui, à ce propos, nous disait : « Mon idée, d'ailleurs non réalisée cette fois, est que le décor et les acteurs devraient avoir le même degré d'artificiel. »

AU SALON D'AUTOMNE

Le musée de Strasbourg vient d'acquérir, au Salon d'Automne, un vigoureux portrait d'homme, œuvre de M. André Utter, que nous reproduisons ci-contre.

ZINIAR

Ce mot abscons désigne une compagnie de jeunes artistes lyonnais et un album de douze bois originaux qu'elle publie à 200 exemplaires, galerie Saint-Pierre (10, rue de l'Hôtel-de-Ville, Lyon). Ces bois sont de MM. Louis Bouquet, l'illustrateur de Pascal et de La Fontaine, Combet-Descombes, l'illustrateur de Poe et de Baudelaire, Claude Dalbanne, Emile Didier, Marcel Gimond, Jacques Laplace, Paul Leriche, Etienne Morillon, Joseph Pognante, Antonin Ponchon et G.-A. Tresch.

LES DISPARUS

— Le peintre Edmond Lesellier, croix de guerre, vient de mourir à peine âgé de trente-cinq ans. On se souvient des belles toiles, paysages de trait, qu'exposa le jeune artiste au dernier Salon des Artistes Français.

— M. Luc-Olivier Merson, professeur à l'Ecole des Beaux-Arts, ancien prix de Rome, commandeur de la Légion d'honneur, est mort à soixante-quatorze ans. Il était membre de l'Académie des Beaux-Arts, dans la section de peinture.

LES EXPOSITIONS

Au Grand-Palais, jusqu'au 15 de ce mois, *Salon d'Automne*. — Aujourd'hui 1er décembre s'ouvre, chez A.-A. Hébrard, l'exposition des *verreries de Maurice Marinot*. — Jusqu'au 18 décembre, chez Durand-Ruel, rétrospective de *Renoir*. — Chez Druet, jusqu'au 17 décembre, *Guillaume Dulac*. — Chez Georges Petit, du 1er au 15 décembre, *Sidney Thompson* ; du 1er au 31 décembre, les *Tout-Petits*, *Blanche Odin*. — Chez Bernheim-Jeune, du 1er au 18 décembre, rétrospective de *Cézanne*.

...et ailleurs

A PROPOS DU « PORTRAIT MUTILÉ »

Cinq cents élèves de l'École d'Art Slade et du College d'Art Goldsmith à Londres, voulant protester contre « l'acte barbare » de Lord Leverhulme qui découpa son portrait signé Augustus John, ont fait un monôme dans la capitale anglaise et, menant grand tapage, portant des bannières représentant l'œuvre mutilée, ont brûlé, à Trafalgar Square, un mannequin en paille et en chiffons, représentant le lord ennemi de l'art. Sur une bannière, on voyait une caricature de Lord Leverhulme baptisé pour la circonstance « Leave-a-hole », *fait un trou*. L'affaire a eu de l'écho jusqu'en Italie où l'Association des peintres portraitistes a décidé un « jour de grève » (!) en manière de protestation contre le geste irrespectueux du gentilhomme britannique.

L'ART ET LES POTEAUX INDICATEURS

Le *Daily Mail* avait ouvert un concours entre tous les artistes britanniques pour la réalisation de poteaux indicateurs destinés à désigner symboliquement le nom des villages.

De très nombreux projets ont été exposés et le premier prix a été attribué à celui où figure un saint Pierre porte-clefs et qui est prévu pour la petite ville de St Peter's, comté de Kent.

REMERCIEMENTS AUX AMÉRICAINS

Il y aura quelque ingratitude à ne pas remercier les Américains des Etats-Unis... et de France qui font partie de la société « Les Amis des Artistes », fondée en 1913. Cette société vient encore d'acquérir un bon nombre d'œuvres signées de peintres, sculpteurs et graveurs français. Elle possède des comités dans beaucoup de villes américaines et recueille annuellement des sommes importantes, pour un hommage, qui ne se ralentit point, à l'art et aux artistes de notre pays. Les œuvres distinguées par le comité d'achat, qui a son siège à Paris, sont chaque année réparties entre les membres de la Société. Et c'est là, à la fois, de la bonne fraternité et de la bonne propagande.

Signalons, du même coup, le grand succès que vient d'obtenir, au théâtre Marigny, une exposition d'artistes américains, de beaucoup plus vivante que celle du musée du Luxembourg, l'année dernière.

RÉOUVERTURE DE LA WALLACE COLLECTION

La Wallace Collection, fermée pendant la guerre, et où depuis lors s'étaient incrustés les fonctionnaires du ministère des Munitions, a été rouverte au public le 15 novembre dernier. Elle est augmentée de quatre nouvelles salles.

LE ROI D'ANGLETERRE ET LES MARCHANDS DE TABLEAUX

Les marchands de tableaux de Londres ont été invités par le roi Georges V et par la reine à visiter les collections de peintures célèbres et peu connues contenues dans les appartements privés de Buckingham Palace. Ils ont été reçus par M. Lionel Cust, conservateur des tableaux et œuvres d'art des collections royales.

ŒUVRES FRANÇAISES A LA « GALLERIA DI VENEZIA »

A l'exposition de Venise, la commission chargée des achats pour le musée a acquis un certain nombre d'œuvres françaises, parmi lesquelles : le *Silène*, de Roussel, la *Femme au bain*, de Charles Guérin, trois lithographies d'Odilon Redon, une de Vuillard, des Félix Vallotton, deux Steinlen et deux eaux-fortes du maître louvaniste Alfred Delaunois.

LA MÉDAILLE ITALIENNE COMMÉMORATIVE DE LA GUERRE

Le très jeune sculpteur Silvio Canevari a obtenu le premier prix au concours ouvert entre les médaillistes italiens, pour le choix d'une médaille commémorative de la guerre. Son œuvre sera tirée à cinq millions d'exemplaires et distribuée à tous les combattants de la « vittoriosa guerra ». On y voit la victoire ailée survolant un groupe de vaincus qui la reçoivent, à bras tendus, sur le pavois. L'inscription est fière et justicière : « Frappée dans le bronze ennemi. »

LA GRÈVE AU MUSÉE DU VATICAN

Le musée du Vatican a fermé ses portes, tout le corps des gardiens s'étant mis en grève pour obtenir une sensible augmentation de salaires. Il a été fait droit à leur demande.

PASCAL FORTHUNY.

Paroles

IL Y A GOYA ET GOYA

Qui nous dira le nom de ce critique d'art français qui, ne sachant pas l'espagnol, vit, un jour récent, sur une table de grand café parisien, un journal argentin, où il put déchiffrer sans peine, ce titre d'article : *Fué inaugurada la exposición de Goya.*

Puisqu'il y avait en Argentine une exposition Goya, notre homme se crut en devoir de demander le catalogue, et à cet effet écrivit à Buenos-Aires. Mais, par l'autre bateau, on lui répondit qu'il ne s'agissait pas d'une exposition *de Goya*, mais *à Goya*, Goya étant une ville de la lointaine république. Le pis est qu'il était question d'une exposition de taureaux, de moutons et de veaux, ce dont notre trop zélé confrère se trouva bien marri, car, par ironie sans doute, son correspondant lui envoyait avec la nouvelle propre à le détromper, la photographie d'un magnifique taureau, baptisé Général Joffre, et premier prix du concours!

Le malheureux critique se méfiera désormais des Goyas argentins...

Le Silène de K.-X. Roussel exposé à Venise, ne quittera pas l'Italie. Il a été acquis par l'Académie de Venise, pour ses collections.

Le Gérant : DESPORTES

Moderne Imprimerie, LOTH, Dr, 37, rue Gandon, Paris.